

A hand is holding a large, round, dark-colored plate with a golden-brown, textured surface, possibly a traditional food item, against a sunset background. The plate is divided into several sections by thin lines. The background is a gradient of blue and orange, suggesting a sunset or sunrise. The overall composition is framed by a large white shape on the left side.

**L'intervention sociale
et la sécurisation
culturelle en contextes
autochtones :**

éléments à considérer

Qu'est-ce que la sécurisation culturelle ?

Les termes « sécurisation culturelle » sont l'équivalent des mots *Kawa Whakaruruhau*, employés pour la première fois dans les années 1980 par Irihapeti Merenia Ramsden, une infirmière māorie de la Nouvelle-Zélande.

De manière générale, il s'agit d'une approche qui reconnaît et considère pleinement les particularités historiques, sociales et culturelles des peuples autochtones. Elle implique de saisir qu'il existe des inégalités et des relations de pouvoir et qu'il faut travailler, ensemble, à lever ces obstacles et trouver des moyens pour que les personnes et les familles autochtones se sentent en sécurité dans les services qu'elles reçoivent.

Par conséquent, elle vise, d'une part, à éliminer les dynamiques de pouvoir nocives et à réduire les inégalités sociales et, d'autre part, à valoriser l'identité culturelle et à protéger les relations familiales, les cultures et les langues des Premières Nations et des Inuit.

Dans le cadre du développement du cours Travail social en contextes autochtones à l'École de travail social et de criminologie, nous avons mené un projet qui visait à :

- Connaître le point de vue de professionnels et d'experts par expérience quant aux éléments de savoirs, de savoir-être et de savoir-faire incontournables pour les futur.es travailleurs sociaux et travailleuses sociales (TS) qui auront à travailler avec des personnes et des familles autochtones.

Nous avons rencontré les personnes et les groupes suivants:

- G1** : Groupe d'intervenant.es w8banakiak (abénakis) et non-autochtones à Odanak et Wôlinak (12)
- G2** : Groupe d'intervenant.es et de gestionnaires non-autochtones œuvrant en contexte inuit, au Nunavik (5)
- G3** : Groupe d'intervenant.es innus et atikamekw (9)
- G4** : Groupe de TS wendat et innus du Centre de santé Marie-Paule-Sioui-Vincent, à Wendake (5)
- G5** : Groupe du Centre d'amitié autochtone de Québec (11)
- G6** : Groupe d'Aînés autochtones (4)
- G7** : Conseillère à Femmes autochtones du Québec (1)
- G8** : Intervenante inuk (1)
- G9** : Travailleuse sociale Pekuakamiulnuatsh exerçant la psychothérapie (1)

Les rencontres ont été enregistrées, puis retranscrites et analysées. Chaque transcription a été divisée en thèmes, puis remise aux participant.es qui avaient l'occasion de valider l'analyse. Enfin, une analyse transversale a été complétée pour faire ressortir des grands thèmes et des principes de base.

La présente brochure illustre les résultats de cette démarche et met de l'avant la parole des personnes et des groupes rencontrés. Elle se veut un aide-mémoire d'éléments à considérer pour favoriser la sécurisation culturelle en intervention sociale. Elle est destinée aux étudiant.es et aux professionnel.les en travail social et dans les autres disciplines de la relation d'aide, qui ont à intervenir et à accompagner des personnes des Premières Nations et des Inuit au Québec.

1. Prendre le temps de s'informer sur l'histoire et les réalités de la famille, de la communauté et de la nation d'appartenance de la personne aidée.

Tu ne peux pas intervenir si tu n'as pas une notion de ce qui s'est passé sur un territoire donné, des événements majeurs [...]. J'ai vu beaucoup d'Allochtones travailler trop longtemps sans connaître le détail historique de l'endroit où ils se rendaient. (G1)

Il faut saisir la complexité des liens familiaux, la proximité des familles, connaître les histoires rattachées aux familles ainsi qu'aux contextes. [...] Il y a l'histoire avec un grand H, mais il y a des histoires locales d'autant plus importantes. (G1)



2. Comprendre les impacts intergénérationnels des politiques assimilatrices et tenir compte des facteurs sociostructurels qui affectent les familles.

[...] toutes les choses de l'histoire, tout ce qui s'est passé, cette histoire-là, c'était hier. Ça a encore un impact concret aujourd'hui. On travaille avec des gens en traumas, en traumas intergénérationnels et l'histoire teinte tout. (G2)

[...] il y a quelque chose qui nous a beaucoup touchés, c'était le mariage, la perte du statut [pour les femmes]. [Chez les Wendat], c'est la femme qui offrait le nom, quand l'enfant naissait, il prenait le clan de la mère et non du père. [...] Donc quand la femme se mariait avec un non-autochtone, elle perdait ses droits, elle perdait tous les héritages. [Ces pertes], on l'a beaucoup senti ici, puis on le sent encore aujourd'hui. (G4)

Quand je suis [arrivée au Nord], ça faisait 10 ans que je faisais de la protection de la jeunesse au « Sud », et je me disais « le parent a une responsabilité, sa responsabilité parentale ». Je n'étais pas encore consciente de tous les facteurs environnementaux qui sont hors de leur contrôle [...] comme l'éloignement, les conditions de vie, la pauvreté, le manque d'accès à des services. [...] À Puvirnituk, il n'y en a pas, de centres de désintoxication. Il y a une liste d'attentes, la personne doit aller à Kuujjuaq ou à Montréal [...]. Des fois, ce n'est pas parce que le parent ne veut pas se reprendre en main, mais c'est parce qu'il n'y a pas les ressources. [...] Et ça, ça devrait être mis en lumière dans les rapports, ces conditions-là, ces facteurs-là. On ne peut juste pas les ignorer. (G2)

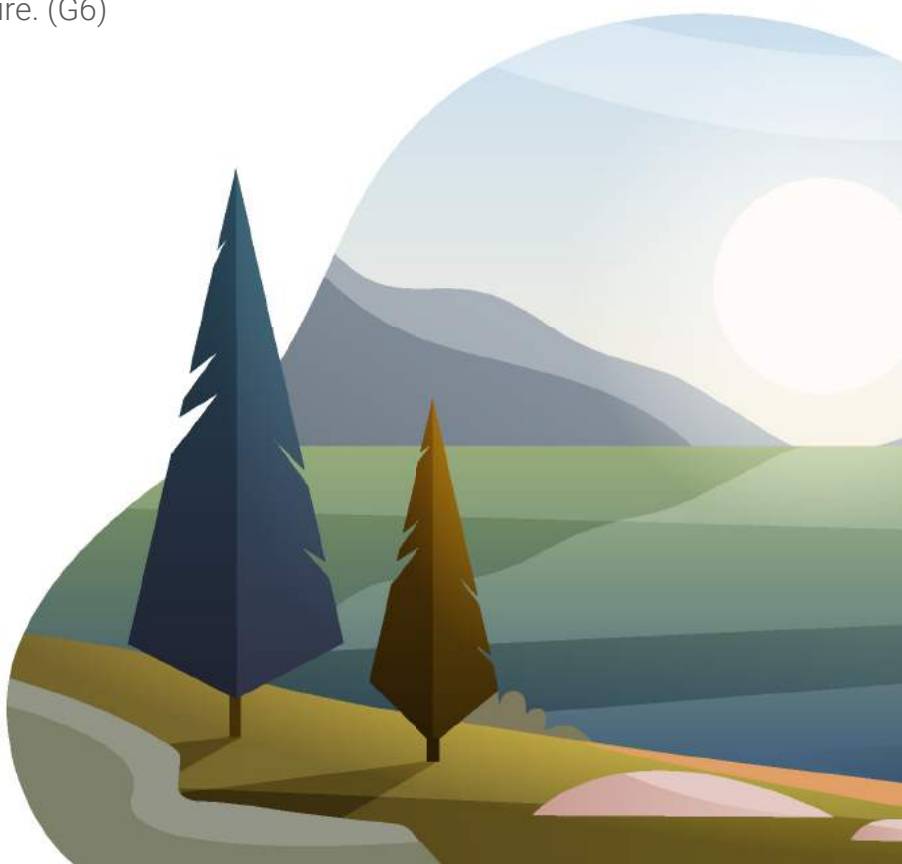
On veut soutenir la personne pour se sortir de sa situation, soit de violence conjugale, la consommation, un problème de santé mentale... Mais pour le faire, il faut souvent déraciner cette personne-là. On l'amène au « Sud », c'est un autre monde... ou sinon dans un autre village, c'est quand même déraciner la personne d'où elle se sent en sécurité. [...] Il faut être conscients de ces barrières-là, qui vont peut-être jouer aussi sur la décision de la personne à aller ou non vers des services. (G2)

3. S'informer sur les termes et les expressions à éviter (ex. indien).

[...] le langage utilisé envers les Autochtones, des « Indiens », on n'est pas des Indiens, [...] on est des Autochtones, des Premières Nations, des Wendat, des Innus. Il faut utiliser le bon langage. (G5)

4. Prendre conscience de l'importance de la langue, du territoire et des visions du monde autochtones.

Notre identité, notre langue vient de la terre. Tous les mots ont une signification. Par exemple, le mot « uass », un enfant. Quand tu le décortiques, ça veut dire « un être de lumière ». [...] C'est comme Tshinashkumitin [merci]. Ça veut dire « je t'offre une outarde ». C'est en lien avec nos valeurs, avec le partage, avec le territoire. C'est un mot, mais il veut dire beaucoup de choses à l'intérieur, ce mot-là. [...] Les mots ont une histoire. (G6)



5. Connaître le contexte politique et organisationnel de la communauté.

Le Centre de santé, l'école, les services sociaux, tout fonctionne autour du Conseil de bande. Pas le choix de connaître au moins la structure [organisationnelle]. [...] Il faut que tu saches où tu débarques. [...] Ça a de l'impact dans l'organisation des services. (G4)

6. Reconnaître, considérer la barrière de la langue et mobiliser un interprète au besoin.

Souvent, quand tu parles français, les gens pensent que tu n'as pas de barrière de la langue. Je parle français, mais je m'exprime mieux dans ma langue. [...] Ma langue vient avec ma manière de réfléchir. Quand tu es conscient de ça [comme intervenant], il faut que tu prennes le temps, parler moins vite, pour que l'autre ait le temps de décortiquer ce que tu es en train de dire. [...] Et ce n'est pas parce qu'on ne parle pas beaucoup qu'on ne comprend pas non plus. Ça prend juste plus de temps. Les intervenants doivent savoir ça et demander à la personne si elle voudrait un traducteur. (G3)

Reconnaître la barrière de la langue en particulier lorsque nous abordons l'univers émotionnel. Il est bien souvent plus facile d'exprimer ses émotions dans sa langue. Il peut y avoir aussi de l'éducation sur les émotions à faire, valider ce que la personne comprend et expliquer à quoi les émotions font référence. [...] Il y a des émotions qui n'existent pas dans les langues autochtones. (G9)

7. S'il y a lieu, prendre le temps d'explorer les raisons pour lesquelles la personne ou la famille réside en milieu urbain.

Quand [les Aînés] quittent leur communauté pour arriver en ville, il y en a que c'est volontaire, d'autres c'est involontaire. Ça peut être comme ça pour tous les âges, [...] des fois c'est des problèmes de santé. Ça fait en sorte qu'ils perdent tous leurs points de repères. Ça demande du courage de déménager, quand en plus c'est involontaire, que tu quittes tes amis, que [...] c'est une langue différente. [...] Il faut prendre le temps d'explorer ces raisons-là qui ont poussé la personne à venir en ville. [...] Si la personne est toute seule en ville, sans vouloir généraliser parce [que plusieurs] ont grandi en ville, sont super à l'aise avec le français puis n'ont pas peur des services, mais ne serait-ce que de le vérifier, « est-ce qu'il y a quelqu'un qui peut vous accompagner? », ça peut mettre la personne en confiance. (G5)

8. Accueillir chaleureusement la personne aidée et apprendre quelques mots dans sa langue.

Il faut vraiment prendre le temps, un petit 3-4 minutes de plus au début de l'intervention pour vraiment bien accueillir la personne. Pas juste de remplir un formulaire, exemple "allô madame, est-ce que vous avez des pensées suicidaires". Je vais plus commencer par "allô madame, kuei, est-ce que tu veux un café, on va s'asseoir et parler ensemble, d'où est-ce que tu viens". Vraiment s'intéresser à la personne. Des fois, les Blancs vont me dire "les Autochtones sont gênés, ils ne parlent pas". Ce n'est pas qu'ils sont gênés, c'est que tu ne leur parle pas vraiment! Demande-lui qui il est, d'où il vient. (G3)



9. Comprendre et respecter les fondements de la famille et les pratiques éducatives autochtones.

[...] chez les Autochtones on a tendance à laisser l'enfant plus en liberté, [...] à l'exploration de son environnement puis parce qu'on vit en communauté, bien c'est fermé, tout le monde se connaît [donc] une majorité de gens va faire confiance au voisinage, à la communauté, puis ils vont laisser aller leurs enfants pour jouer. [...] moi je me dis que si j'avais été élevée par rapport aux grilles sur les habiletés parentales, [...] je serais devenue une enfant roi, une enfant hyper protégée, hyper dans de la ouate! [...] notre façon d'éduquer est tellement différente de la vôtre. (G5)

[...] une intervenante inuk m'avait dit « ça prend bien juste un Blanc pour regarder sa montre pour savoir s'il a faim! » Parce qu'il est midi, donc on a faim! Mais eux, ils mangent quand ils ont faim. Pour les enfants, c'est la même chose. Il n'y a pas une routine super stricte de « à 1h, il fait dodo, à 3h, c'est la collation et à 6h, c'est le souper ». [...] si on ne comprend pas ça, ça se peut qu'on ne prenne pas des bonnes décisions. (G2)

[...] il y a beaucoup d'aspects culturels de l'apprentissage qui se fait par l'observation, moins dans la narration qui est très québécoise (ex. « On va aller attacher nos chaussures puis après on va aller à l'épicerie »). Ce que j'ai remarqué à la garderie c'est que [les enfants] observent; maman est en train de mettre son manteau, tu mets ton manteau. C'est comme ça que ça se passe, il y a comme un peu moins de langage. (G5)

Ici, les parents sont vraiment moins surprotecteurs de leurs enfants. Ils disent vraiment « moi, mon enfant de deux ans, ça se peut qu'il joue avec un couteau, et s'il se coupe, bien il va apprendre ». Les enfants apprennent en expérimentant. Et ça, c'est vraiment quelque chose de différent de notre culture, qu'il faut connaître et comprendre. (G2)

On a une vision de l'instabilité d'un enfant qui est très différente. Pour [les non-autochtones], si on déplace un enfant chez la tante, ensuite chez la cousine, ensuite tel autre endroit, pour nous, c'est 3-4 déplacements, on peut voir [ça] comme de l'instabilité. Mais si, pour cet enfant-là, c'est toutes des personnes significatives qu'il fréquentait déjà tous les jours [...], la notion d'instabilité n'aura pas vraiment sa place dans ce cas-là. [...] il faut faire la part des choses, de tenir compte du contexte, de tous les liens familiaux. (G2)

10. Prendre le temps de créer une relation de confiance et respecter le rythme des personnes aidées.

Les Inuit, ils vivent dans le moment, maintenant, au présent. Ils ne font pas de plans, ils ne pensent pas au futur. Ils sont juste dans le présent, ici et maintenant. Ils vont chasser quand il fait beau. [...] Tandis que vous, vous planifiez, planifiez [...] Les Inuit ne planifient pas, ils ne disent pas, "ah, je planifie un bébé pour l'an prochain!". [...] On vit, simplement. (G8)

11. Respecter les silences, reconnaître l'importance du non-verbal et éviter de poser des questions en rafale.

Nous, on ne parle pas tant. On ne coupe pas la parole. Pour nous, c'est important de prendre en considération l'autre personne, de la laisser parler, de la laisser aller au bout de son idée. C'est important. (G3)

Des fois, je vois des intervenants non-autochtones qui posent beaucoup de questions. [...] la personne n'a pas le temps de réfléchir. Ça va trop vite. Moi j'aime mieux prendre le temps, respecter la personne. J'utilise la douceur, les silences. Je laisse à la personne le temps de penser, de se poser, avant de me donner une réponse. Il ne faut pas se précipiter. (G3)

Moi, mon travail avec les familles d'accueil...Au début j'arrivais et j'allais poser plein de questions [...] ça ne fonctionnait pas [...] Il a fallu que je m'adapte même si je suis aussi Atikamekw! J'arrive, je fais comme si je leur rendais visite. On discute, on jase et au travers, je pose des petites questions [...]. Ça se passe mieux comme ça. [...] Il faut que ce soit plus informel. J'apprends à te connaître, et au travers, je réponds à mes questions sans les poser directement. (G3)



12. Intervenir sur les besoins des personnes aidées, plutôt que sur les « problèmes ».

Il faut avoir une bonne relation. Ne pas commencer à parler de leurs problématiques dans leur vie. [...] Sinon ça ne marche vraiment pas. Quand tu rencontres ton client, il faut avoir une bonne connexion avec, il faut que tu fasses ton effort pour qu'il te fasse confiance et bien expliquer ton rôle, comment tu es, qui tu es en tant que travailleur social. (G8)

[...] une approche du style « qu'est-ce qu'on peut faire ensemble », [au lieu de] « c'est toi le problème », ça change tout. (G5)

13. Miser sur l'humour dans l'intervention.

Dans les communautés, le rire est omniprésent, les blagues, l'autodérision. C'est comme ça que les Premières Nations ont passé leur guérison : en riant. On sait rire de nous-mêmes également. [...] on sait rire de nos travers. (G1)

L'utilisation de l'humour est un excellent outil pour entrer en contact, renforcer le lien de confiance, dédramatiser une situation, introduire un sujet plus complexe. Il est pertinent de savoir faire la différence d'avec l'humour qui peut servir de mécanisme d'évitement d'une émotion ou d'un sujet. (G9)

14. Chercher à comprendre et accompagner plutôt que de vouloir « sauver » les personnes autochtones. Éviter de se positionner en expert.

Pour moi, dans le savoir-être, ce qui est important, c'est de travailler différemment. On n'arrive pas comme les « blancs savants » qui vont expliquer et montrer comment on fait et comment on fonctionne. [...], c'est d'accepter de travailler avec eux, d'être plus dans un rôle de support et d'accompagnement. (G2)

Moi, je ne suis pas une experte de la situation des gens. J'y vais avec ce que les personnes veulent, là où ils sont rendus dans leur cheminement. Si on est trop directifs, qu'on impose des choses, on va les perdre, ils ne viendront plus vers nous. [...] On ne peut pas obliger les gens à aller dans une certaine direction. (G3)

Je travaille dans un Centre d'amitié et souvent, les employés allochtones, on dirait qu'ils veulent sauver les Autochtones, plutôt que de vouloir vraiment comprendre. Prendre le temps de comprendre ce que la personne vit, d'être à l'écoute, c'est important avant de vouloir être dans l'action, vouloir « sauver ». (G3)

Les Blancs, s'ils ont un rendez-vous pour la santé ou avec une TS, ils y vont, ils sont à l'heure, il n'y aura pas assez de bonnes raisons pour rater le rendez-vous. Mais chez les Autochtones, il y a plein de bonnes raisons pour ne pas y aller. S'il y a un décès dans la famille, ils n'iront pas; s'ils n'ont pas été bien reçus la première fois, ils n'iront pas; s'ils ont peur, ils n'iront pas; si c'est le temps de la chasse, ils n'iront pas; s'ils n'ont pas le transport, ils n'iront pas. Et ce sont des bonnes raisons, pour ne pas y aller. Ils n'ont pas besoin de se faire taper sur la tête et se faire conscientiser. Ils le savent que c'est important, ils ont juste fait le choix d'autre chose, qu'ils considèrent aussi comme important. Par exemple, le choix de prioriser la famille, prioriser la culture. Il faut donc prendre le temps de bien nous comprendre, de ne pas nous juger. (G3)

Se positionner en rôle de sauveur, comme un expert qui détient les ressources et qui est capable de sortir la personne de sa position de vulnérabilité, c'est aussi une manière d'entretenir une relation hiérarchique avec la personne. Être sauveur brûle aussi beaucoup notre énergie et nos ressources car nous « prenons en charge » l'autre. La stimulation du pouvoir d'agir avec les ressources intérieures et extérieures dont la personne dispose restaure une relation dialogique et renforce ses compétences. (G9)

15. Adopter une approche non-intrusive, de non-ingérence en favorisant une relation horizontale (d'égal à égal).

Même dans l'espace, notre façon de voir le monde va être différente. Quand tu vas chez les Blancs, ce sont des tables carrées. Tu es un en face de l'autre. [...] Tu arrives dans le bureau de l'intervention, il y a la table, la distance. Il y a comme une hiérarchie. Quand tu arrives chez les Autochtones, chez les Innus ici, ce sont des tables rondes. Il n'y a pas de hiérarchie. Tout le monde est en cercle, tout le monde est égal. [...] On voit moins la relation de pouvoir. (G3)

C'est de dire à la personne qu'elle peut aussi m'apprendre quelque chose. Ça ne fonctionne pas juste d'un côté, c'est un partage. (G3)

Il y a beaucoup de formation à deux sens, c'est-à-dire que si toi [en tant qu'intervenant] tu demandes aux gens de t'aider, ils seront plus enclins à te demander des conseils eux aussi éventuellement. (G1)

[...] j'ai des jeunes que j'ai en suivi, je les croise dans le village et je leur parle. Ils savent que je ne suis pas méchante, que c'est le fun de jaser avec moi. J'aime être transparente, sur un pied d'égalité avec les autres. (G1)



16. Faire preuve d'ouverture, d'humilité, de souplesse et d'une excellente capacité d'adaptation.

[Une des valeurs], c'est l'humilité. Arriver avec une ouverture, une curiosité, se dire qu'on ne connaît pas tout, et qu'on va en faire, des erreurs. [...] Il y a beaucoup de gens qui arrivent [au Nord] avec leurs propres référents. À un moment-donné, il y a une travailleuse sociale non-autochtone qui m'a dit « ça m'a tellement pris du temps à comprendre que ce n'était pas moi qui allait leur montrer comment s'aider, mais que c'était eux qui allaient me montrer comment les aider ». C'est une différence fondamentale. (G2)

Dans la communauté, on se croise souvent. Des gens viennent nous voir et nous parlent de leurs voisins qui vivent ceci, ils nous les nomment, nous disent où habitent les personnes concernées. Il y a une proximité, [...] une souplesse jusque dans la gestion de la confidentialité. Ailleurs, la confidentialité est comme un dogme, ça précède tout. Mais ici, on ne le fait pas de la même façon. (G1)

Pour travailler dans les communautés, il faut être ouvert et souple, mais ça ne veut pas dire une absence de limite ou de règle. Par exemple, si la confidentialité est brisée, il faut documenter pourquoi ça a été fait et ça a servi quel objectif. Maîtriser l'éthique permet aussi d'appuyer notre jugement professionnel. (G9)

[...] l'adaptation, ça passe par l'observation, l'analyse, l'expérience. Il y a tellement de gens qu'on voit arriver au Nord et veulent imposer leur façon de faire. Non, tu dois « step back », être ouvert, être à l'écoute des propositions, observer, t'imprégner de la culture. [...] Toi, tu arrives chez eux. C'est à toi de t'adapter à eux. (G2)



17. Miser sur l'expertise locale pour soutenir les interventions. Il faut favoriser une approche collaborative en impliquant différents acteurs : Aînés, famille élargie, intervenants autochtones, etc.

Le savoir communautaire de tout ce qui se passe dans les familles est vraiment présent, beaucoup plus que toi tu peux connaître dans ton bureau. Le fait d'avoir un allié ou quelqu'un qui connaît bien la place aidera à s'ajuster en tant qu'intervenant, à avoir une meilleure compréhension du milieu, des familles, des usagers. (G1)

Plutôt que de prendre le premier rôle dans les interventions, c'est vraiment de se dire que c'est les gens de la communauté, les travailleurs inuit aussi, qui sont des incontournables, c'est eux qui ont souvent les meilleures solutions pour les enfants. Ce n'est pas nous qui les détenons, ces solutions-là, c'est souvent eux. (G2)

C'est important d'impliquer de la famille, des gens de la communauté. De porter les décisions ensemble, qu'on porte ensemble la responsabilité, que ce soit des décisions communes et que les gens s'engagent dans le filet de protection pour un enfant. (G2)

Il faut impliquer la famille élargie dans l'intervention. Les grands-parents, les cousins, les cousines. Comprendre les liens familiaux, c'est une chose, mais il faut aussi donner un rôle actif à ces personnes-là, les faire participer, les impliquer. (G3)

Dans une communauté des Premières Nations, on ne peut pas travailler seul. La référence importante, ce n'est pas le cadre clinique uniquement. La référence, c'est la communauté [...], j'ai besoin d'« input » de gens de la communauté. (G1)

Souvent les intervenants arrivent avec toute leur bonne volonté, mais il faut se dire que quand on va dans une famille, on amène un travailleur inuk de la communauté. Pas juste parce que tu as besoin de traduction parce que l'enfant ne parle pas anglais, admettons. Mais de l'impliquer dans toutes les étapes du processus, pour moi ça a toujours été la solution gagnante. (G2)

18. Faire preuve de créativité, penser à des solutions adaptées aux réalités locales et aller à la rencontre des personnes là où elles se trouvent. Cela suppose aussi de faire preuve de polyvalence et de versatilité.

Il faut travailler autrement, être créatifs. Il faut être capable de travailler sans avoir un cadre clair. [...] Si tu as besoin d'avoir une définition de tâches très précises, ça ne te conviendra pas. « Toutes autres tâches connexes » prend beaucoup de place en communauté. [...] il faut être ouvert à ça et trouver des solutions qui sont différentes aussi. [...] Je pense au Conseil de famille pour prendre des décisions, aller prendre une marche au lieu de faire une rencontre dans un bureau, tout ça. (G1)

[Comme non-autochtone], on a souvent tendance à sortir les personnes de leur milieu pour régler des problèmes. En violence, on sort la femme du milieu familial. En protection de la jeunesse, on sort souvent l'enfant de son milieu familial. En dépendances, encore une fois, on sort la personne de son milieu pour qu'elle aille en thérapie. Mais ce n'est pas tout le temps des stratégies adéquates. Il y a un déracinement qui vient avec ça, il y a des conséquences. Il n'y a pas juste des effets positifs. Il faut aussi y aller avec des solutions qui font du sens pour les familles. (G2)

[...] il faut sortir du bureau, penser l'intervention différemment. Quand tu travailles en communauté, ton travail de TS c'est souvent un peu de psychosocial dans un bureau, d'aller chez les gens, de faire un peu de communautaire parce que tu organises des activités, un peu de travail de rue parce que tu te promènes dans la communauté. Il ne faut pas attendre que les gens viennent vers toi, il faut aussi que tu ailles vers eux et que tu sois créatif. (G7)

Au Nunavik, au début, je portais plusieurs chapeaux. [...] J'étais à l'application des mesures [en protection de la jeunesse], mais il fallait aussi que je fasse l'évaluation, que je réponde aux appels d'urgence, que je fasse les signalements, que je trouve les familles d'accueil. [...] Il faut être créatifs aussi quand on se retrouve dans des situations d'urgence et qu'on a plusieurs rôles. (G2)

Il y a un aspect qui est très différent dans le travail : on a une portion qui est clinique puis on a une portion d'activités communautaires ou de promotion de la santé, de prévention, [...] que ce soit avec les aînés ou avec les familles. [...] C'est quasiment 50-50 de notre tâche. [...] ce n'est pas juste « mono-travail social » qu'on fait. On doit aussi être à l'aise dans l'organisation d'activités communautaires. [...] Il faut sortir du bureau. (G4)



19. S'intégrer dans la communauté pour favoriser la relation de confiance et mieux saisir les réalités locales.

Il faut être sincère dans ses intentions, [...] avoir le désir de te mêler, de faire partie de cette communauté, en prenant ta juste place [...]. Plus tu participes, plus les gens te connaissent. Plus ils te rencontrent, plus tu prendras ta place dans la communauté. Dans un contexte d'intervention, ça passe aussi par un lien de confiance. C'est difficile de faire confiance à quelqu'un que tu ne connais pas. Il faut être curieux et très ouvert afin d'apprendre. Tu en apprends tous les jours. (G1)



20. Suggérer des interventions culturelles ou spirituelles lorsque pertinent.

Il faut penser aussi aux interventions culturelles avec un Aîné. Voir si c'est possible un ressourcement sur le territoire. [...] Ce n'est pas tout le monde qui va vivre la spiritualité de la même façon ou qui va avoir un intérêt, mais il faut quand même penser à offrir l'option. (G3)

Je reçois des gens qui sont référés par des travailleurs sociaux. Je vais travailler avec la roue de médecine, je vais faire des sweat avec la personne, on va travailler son équilibre, son lien avec le Créateur, le retour à ses racines, sa guérison [...]. On travaille des choses différentes [...] on peut être utiles pour aider à notre manière. [...] On est des vrais partenaires. (G6)



21. Tenir compte de l'hétérogénéité des besoins et des différentes façons de vivre sa culture/d'être Autochtone.

Moi ce que je dis, c'est que la culture, ce n'est pas nécessairement de l'obliger à aller à une activité culturelle, aller à la chasse, aller à la pêche, ça dépend de ce que l'enfant, puis de ce que le parent transmet aussi dans famille. Moi dans ma famille, on ne m'a pas transmis ça. Peut-être que la culture, ça ne veut pas dire la même chose pour tout le monde. (G4)

Ce n'est pas parce qu'on est en communauté qu'on est à l'aise avec la culture. Ça se peut que les gens ne soient pas intéressés par la culture abénakise. Si ça les intéresse, à partir des besoins de la famille, on peut donc proposer des activités centrées sur la culture. En intervention, je sonde toujours les intérêts et les connaissances sur la culture avant. Je ne ferai pas exprès de mettre l'accent là-dessus si ça ne les intéresse pas et les rendre mal à l'aise. (G1)

22. Évitez de dire à la personne qu'elle « n'a pas l'air Autochtone ».

Le mythe de : tu n'as pas l'air d'une Autochtone. Ça c'est lourd. Comme moi, je suis blonde, j'ai les yeux bleus... mais je suis wendat. Il ne faut pas tout le temps se fier aux apparences, ça peut être blessant de se faire dire ça. (G5)

23. Prendre le temps de faire des références personnalisées et de mettre la personne aidée en lien avec les autres services.

Développer des relations solides avec les partenaires et autres professionnels, pour faire des références personnalisées [...] et prendre le temps d'accompagner la personne aidée vers les autres services. Exemple, je connais Marie qui travaille à X endroit et qui pourrait t'accompagner pour Y besoin, je vais te la présenter, on va faire une rencontre ensemble. (G4)

C'est important de connaître les principaux programmes autochtones [...] pour bien pouvoir orienter la personne. Par exemple [...] le programme SSNA, les recours collectifs comme celui des pensionnats, le Principe de Jordan, les fournisseurs de soins culturels, [...] les bourses individuelles offertes par la communauté, etc. (G9)



24. Être authentique et être capable d'ouvrir sur soi comme intervenant.e et comme personne. Dans les petits milieux, prendre conscience que la crédibilité professionnelle dépend aussi de la vie personnelle, en dehors des heures de travail.

[...] il y a une proximité avec les gens. Tu dois aussi parler de toi, pas faire comme si toi, tu n'as jamais rien vécu. Comme si tu avais tout appris dans les livres, que tu es juste allé à l'école. Des fois, il faut parler un peu de notre histoire. Laisser des bribes sur mon passé. Ça met de l'humanité dans l'intervention. (G3)

La distance professionnelle est moins grande. Ça me rend accessible. Je suis transparente avec mes usagers, ils apprennent à me connaître comme personne. Je ne suis pas seulement une intervenante. (G1)

C'est de prendre conscience que tu arrives, tu es dans un petit village. Tout ce que tu représentes en termes de travailleur, mais aussi tout ce que tu fais dans ta vie personnelle, c'est important. C'est tout petit, tout se sait. [...] si tu fais un party et que ça dérape, tout le monde va le savoir dans le village. [...] Pour eux, tu n'es pas juste un travailleur. Tu es la personne au complet que tu es. Que ce soit ta vie professionnelle ou ta vie personnelle, c'est toi au complet que les gens vont voir. [...] La crédibilité que tu vas avoir, ça dépend aussi de ta vie personnelle. (G2)



25. Reconnaître la résilience/résistance et les forces des peuples autochtones.

On est un problème, on nous voit comme un problème. [...] On ne parle jamais d'Autochtones qui vont bien [alors qu'il y a des belles choses aussi]. [...] quand par exemple une maison passe au feu, les gens font un bingo puis le lendemain ils ont de l'argent pour reconstruire [...] La résilience aussi, puis le fait que la rapidité sur laquelle on peut se retourner de bord. (G5)

Les médias, actuellement, je ne vois passer que des éléments négatifs concernant les Premières Nations. Ce qui touche les pensionnats, les sépultures... On parle tellement des problèmes dans les communautés que comme intervenant, je peux être porté à victimiser ou à sur-victimiser quelqu'un. Quand je travaille avec les gens d'Odanak-Wôlinak, ce ne sont pas des victimes. [...] Je ne peux pas juste me concentrer sur la victimisation; c'est un piège. [...] Il faut aussi mettre en valeur les forces des nations. [...] On ne peut pas enlever la souffrance des communautés, mais généralement, [elles] sont résilientes. [...] Laissons les gens se définir sans leur mettre d'emblée une étiquette de victime. (G1)

Oui, on parle beaucoup de problématiques. Il faut mettre l'accent sur la beauté d'être Autochtone. [...] Parce qu'on a quand même passé au travers de bien des choses. [...] Il faut parler de la beauté, de la fierté. (G4)

C'est important de connaître les facteurs de protection individuels, familiaux et communautaires. Le réseau social de la personne, ses passions, ses intérêts, ses qualités, ses forces, ses valeurs, ce qui lui fait du bien. C'est différent d'une personne à l'autre et il faut prendre le temps de les découvrir. [...] Les personnes en viennent parfois à se définir uniquement par les problèmes qu'elles vivent. On peut les ramener aussi vers leurs forces, leur résilience et leur pouvoir d'agir. (G9)



26. Reconnaître la présence du racisme systémique et être sensible aux impacts qu'il engendre.

Le [racisme] systémique, c'est quand tu te présentes au bloc opératoire, puis que l'infirmière te dit « madame, vous buvez combien de boissons alcoolisées par semaine ? » Zéro. « Je vais vous reposer la question, avez-vous bien compris madame? » Bien je n'en bois pas. « Depuis combien de temps ? » Depuis sept ans. « Vous ne consommez pas, absolument rien ? » Non madame. « Bien, si vous changez d'idée vous m'le direz ». On se sent vraiment mal dans ce temps-là. (G5)

Je travaille au même endroit depuis 7 ans. Quand je vais me chercher un loyer, je me fais demander « où travailles-tu? » et quand je réponds « Femmes autochtones du Québec, à Kahnawake », je me fais demander si je suis Autochtone, et combien j'ai d'enfants. Au final, c'est plus difficile pour moi de trouver un loyer, même si les propriétaires ne disent pas ouvertement qu'ils ne veulent pas de moi parce que je suis Autochtone. [...] Quand on est un TS, il faut être conscient de ces enjeux-là et aider la personne à les surmonter, la soutenir dans ses démarches. (G7)

Chaque TS doit connaître sa propre culture et ses propres valeurs, qui peuvent amener des biais et des préjugés dans l'intervention. Il faut être conscient qu'on peut discriminer des personnes, même si ce n'est pas notre intention. (G9)



C'est irréaliste de penser qu'on a pas de préjugé. [...] Aussi, les personnes ont une histoire, elles ont vécu du racisme dans leur vie. Il faut comprendre leur histoire, le sens, les émotions et la douleur des peuples, ce que tu représentes comme [travailleur social] – mais sans t'appropriier ces émotions ou ces actes qui ont été faits par d'autres. (G2)

Pour contrer le racisme [...] il faut connaître et appliquer le Principe de Joyce. Le but du principe, c'est de garantir des services aux peuples autochtones sans discrimination, reconnaître aussi nos savoirs, nos connaissances. Comme intervenante, ça m'amène aussi à me dire qu'il faut que je dénonce les situations si je suis témoin de racisme. [...] C'est de créer des espaces sécuritaires sur le plan culturel. (G3)

L'auteur de ce document souhaite remercier :

Stacey Awashish Chachai	Atikamekw d'Opitciwan, étudiante en travail social, intervenante sociale au Centre d'amitié autochtone de Saguenay
Rebecca Beaumont	intervenante en psychoéducation, Centre d'amitié autochtone de Québec (CAAQ)
Atshukué Boudreault	Innue de Nutashkuan, travailleuse sociale, Centre de santé Marie-Paule-Sioui-Vincent (CSMPSV), Wendake
Tshiueten Canapé	Innu de Pessamit, intervenant psychosocial, Centre de prévention du suicide, Saguenay-Lac-Saint-Jean
Laurence De Angelis	travailleuse sociale, CAAQ
Sonia De Grand'Maison	Pekuakamiulnuatsh de Mashteuiatsh, travailleuse sociale exerçant la psychothérapie, Centre La Loba
Geneviève Desrosiers	travailleuse sociale, services sociaux famille-enfance-jeunesse, Centre de santé Inuulitsivik, Puvirnituq
Mailys Flamand	Atikamekw-Innue de Mashteuiatsh, animatrice culturelle et intervenante jeunesse, Native Montreal et Wapikoni mobile
Naomy Fontaine-Pinette	Innue de Mani-utenam, stagiaire en travail social, CAAQ
Maryann Gauthier	intervenante psychosociale dans plusieurs organisations des Premières Nations
Marie-Claude Genest	wendat, travailleuse sociale, responsable du programme Enfance-Famille et du programme de Protection de la jeunesse, CSMPSPV, Wendake
Marie-Aimée Labbé	Innue de Pessamit, bachelière en psychoéducation, coordonnatrice du Programme saines habitudes de vie, CAAQ
Megan Hébert-Lefevre	Abénakise de W8linak, graphiste au Grand Conseil de la nation Waban-Aki, Odanak et W8linak
Valérie Laforce	Abénakise de W8linak, coordonnatrice des projets en milieux scolaires, services sociaux N8wkika, Odanak et W8linak
Paméla Lavoie	éducatrice spécialisée et intervenante psychosociale, école primaire Seskitin, Wemotaci
Jenny M'Sadoques Benoit	Abénakise d'Odanak, adjointe administrative, services sociaux N8wkika, Odanak et W8linak
Tina Niquay	Atikamekw de Wemotaci, travailleuse communautaire, Services sociaux Atikamekw Onikam, Wemotaci
Mathieu O'Bomsawin	Abénaki d'Odanak, coordonnateur aux projets avec les partenaires, services sociaux N8wkika, Odanak et W8linak
Isabelle Paillé	Abénakise de W8linak, coordonnatrice santé, Femmes autochtones du Québec, Kahnawake
Jean-Guy « Peloiss » Pinette	Innu du Lac John, guide spirituel, Centre Kapatakan-Gilles Jourdain, Mani-utenam
David Plante	coordonnateur clinique, services sociaux N8wkika, Odanak et W8linak
Mélissa Sioui	wendat, éducatrice spécialisée, CAAQ
Dominique Sirard	travailleuse sociale, agente en violence familiale et sexuelle, Régie régionale de la santé et des services sociaux du Nunavik
Karine St-Aubin	Abénakise de W8linak, organisatrice communautaire, services sociaux N8wkika, Odanak et W8linak
Mélissa Wilson	conseillère en gestion pour la protection de la jeunesse, Centre de Santé Inuulitsivik, Nunavik

Samantha Giroux, Nathalie Hébert et Maude Rodrigue, auxiliaires de recherche ainsi que toutes les autres personnes qui ont participé au projet et qui ont souhaité demeurer anonymes.

Document réalisé par Lisa Ellington, en collaboration avec Samantha Giroux
Graphisme réalisé par Niaka, l'agence créative autochtone
Projet financé par le Fonds de recherche et d'enseignement Micheline-Massé

Pour citer de document :

Ellington, L. (2022). *L'intervention sociale et la sécurisation culturelle en contextes autochtones: éléments à considérer*. École de travail social et de criminologie, Université Laval.



UNIVERSITÉ
LAVAL

Faculté des sciences sociales
École de travail social
et de criminologie

